

JOHN STRELECKY

LE CAFÉ DU BOUT DU MONDE



NA
MI
POCHE

John Strelecky

Le Café du bout du monde

.....

Exténué par la pression et les longues journées de travail, John prend la route pour s'offrir quelques jours de vacances. Mais un accident sur l'autoroute vient bouleverser ses plans : pour continuer d'avancer, il décide d'emprunter un chemin isolé... et se perd dans la campagne. Le soleil s'est couché et il n'a pas vu âme qui vive depuis quarante kilomètres quand il tombe sur un café au milieu de nulle part.

Alors qu'il pensait seulement remplir son réservoir d'essence et son estomac de l'omelette et des tartines à la carte, John découvre sur le menu trois questions étranges qui n'ont rien à faire là : Pourquoi êtes-vous ici ? Avez-vous peur de la mort ? Êtes-vous pleinement épanoui ? Il est alors bien loin de se douter que la nuit qu'il va passer dans ce café à l'ambiance rétro et les rencontres qu'il va y faire vont changer sa vie...

**LE ROMAN INITIATIQUE PHÉNOMÈNE
VENDU À 5 MILLIONS D'EXEMPLAIRES !**

.....

Globe-trotteur et écrivain, John Strelecky transmet dans ses romans sa quête de liberté et de sens à travers des histoires qui invitent à réfléchir sur notre propre existence. Par ses écrits et ses conférences, il aide des millions de personnes à vivre la vie qui leur convient vraiment.

Traduit de l'anglais par Mahaut Vidal

ISBN : 978-2-487606-21-0



9 782487 606210

7,90 euros

Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Illustration : © MD.Riaz Parvej / Shutterstock



LE CAFÉ DU BOUT
DU MONDE

Du même auteur, aux éditions Nami :
Retour au Café du bout du monde, 2026

Titre original : *The Why Café*

Copyright © John P. Strelecky, 2003, 2006, 2011,

Tous droits réservés.

© 2011, Aspen Light Publishing

© 2006, Da Capo Press edition

Première édition publiée en 2003 sous le titre *Why Are You Here Café*

Traduit de l'anglais par Mahaut Vidal

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-21-0

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

John Strelecky

LE CAFÉ DU BOUT DU MONDE

Roman

Traduit de l'anglais par Mahaut Vidal



*Pour Xin, mon âme sœur
Pour Sophia, qui a fait sourire mon cœur
Et pour Casey, Mike et Anne*

AVANT-PROPOS

C'est parfois lorsqu'on s'y attend le moins, et peut-être lorsqu'on en a le plus besoin, que l'on se retrouve projeté dans un lieu inattendu, entouré d'inconnus, et qu'on apprend des choses nouvelles. Pour moi, cela s'est produit un soir, le long d'une route obscure et solitaire. Avec le recul, j'ai compris que cette situation symbolisait parfaitement l'existence que je menais à l'époque. J'étais aussi perdu dans la vie que sur cette route, ignorant à la fois ma destination et les raisons qui m'avaient poussé dans cette direction.

J'avais posé une semaine de vacances, avec l'intention de prendre un peu de distance par rapport à mon boulot. Mon travail n'était pas déplaisant, loin de là, même s'il

avait évidemment des mauvais côtés. Non, le problème, c'était la question que je me posais presque quotidiennement : n'y a-t-il rien de mieux à espérer dans la vie que de passer dix à douze heures par jour à travailler dans le box d'un open space ? À part obtenir une éventuelle promotion, grâce à laquelle vous travaillerez douze à quatorze heures par jour dans un bureau ?

Le lycée m'avait préparé pour l'université, et l'université m'avait préparé pour le monde du travail. Ensuite, j'avais passé mon temps à gravir les échelons de l'entreprise qui m'employait. Désormais, je me demandais si les gens qui m'avaient poussé dans cette voie ne s'étaient pas simplement contentés de me répéter ce qu'on leur avait rabâché toute leur existence.

Leurs conseils n'étaient pas vraiment mauvais, mais ils n'étaient pas particulièrement épanouissants non plus. J'avais l'impression de troquer ma vie contre de l'argent et d'y perdre au change. C'est dans cet état d'esprit embrouillé que j'ai découvert le café du bout du monde.

Quand je raconte aux autres mon expérience, ils la qualifient de « mystique » ou

de « Quatrième Dimension », du nom de cette ancienne émission de télévision où des gens débarquaient dans des endroits qui s'avéraient bien plus mystérieux qu'ils n'en avaient l'air. J'en arrive parfois à douter de la réalité de ce que j'ai vécu, l'espace d'un instant. Dans ces moments-là, j'ouvre le tiroir de mon bureau, chez moi, et je relis l'inscription sur le menu offert par Casey. Cela me rappelle que tout ceci a réellement eu lieu.

Je n'ai jamais essayé de revenir sur mes pas, de retrouver le chemin qui mène à ce café. Malgré la réalité de cette soirée, une partie de moi préfère croire que, si je retournais à l'endroit précis où je l'ai découvert, le café ne serait plus là, comme s'il n'avait existé que pour une seule et unique raison : parce que j'en avais besoin, cette nuit-là.

Il se peut que j'essaie de m'y rendre à nouveau un jour, à moins que je ne me retrouve un soir planté de nouveau devant sa porte. Dans ce cas, j'entrerai, et j'expliquerai à Casey, à Mike et à Anne, si elle est là, comment ma nuit dans ce café a complètement transformé mon existence. Je leur dirai à quel point leurs questions ont été une source de

réflexions et de découvertes, bien au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer.

Qui sait ? Peut-être que je passerai la soirée à discuter avec quelqu'un qui aura perdu son chemin, quelqu'un qui sera entré par hasard dans le café du bout du monde.

Ou peut-être que j'écirai un livre pour raconter mon expérience, et que ce livre sera ma contribution à la Raison d'Être de ce café.

Je me traînais sur l'autoroute. Après une heure à faire quasiment du surplace, la circulation s'était complètement interrompue. Je fis défiler les stations de radio, à la recherche d'un quelconque propos intelligent. Rien.

Au bout de vingt minutes d'immobilité totale, les gens ont commencé à sortir de leurs véhicules. Cela ne risquait pas de régler le problème, mais ça nous soulageait de pouvoir nous plaindre à d'autres, à l'extérieur de notre propre voiture.

Le propriétaire de la camionnette devant moi ne cessait de répéter que sa réservation serait annulée s'il ne rejoignait pas son hôtel avant 18 heures. La dame dans la décapotable sur ma gauche était au téléphone et se

plaignait de l'inefficacité totale du système autoroutier. Derrière moi, un bus entier de jeunes joueurs de basket professionnels était en train de rendre leur monitrice complètement folle. J'entendais presque la pauvre femme se dire que c'était la dernière fois de sa vie qu'elle se portait volontaire pour les accompagner. Je n'étais finalement qu'un petit maillon pris dans une longue chaîne de mécontentement.

Enfin, après vingt-cinq minutes supplémentaires sans le moindre mouvement, une voiture de police s'approcha en roulant sur le terre-plein central herbeux. Elle s'arrêtait tous les cent mètres environ, probablement pour informer les gens de la situation.

J'espère, pour son bien, que cette policière porte une tenue antiémeute, ai-je pensé.

Nous attendions tous avec impatience qu'elle parvienne à notre niveau. Quand ce fut le cas, elle nous expliqua qu'un camion-citerne rempli de produits potentiellement toxiques s'était renversé à environ huit kilomètres devant nous. L'autoroute avait été fermée à la circulation. Nous avions le choix entre faire demi-tour pour tenter de trouver

un autre chemin – même s'il n'y en avait pas vraiment – ou attendre que la route soit nettoyée, ce qui risquait de prendre une heure de plus.

Je regardai la policière poursuivre sa route vers le prochain groupe d'automobilistes désemparés. Quand le type à la camionnette répéta pour la énième fois qu'il s'inquiétait pour sa réservation de 18 heures, je décidai que ma patience avait atteint ses limites.

« Chaque fois que je pars en vacances, c'est la même chose », marmonnai-je entre mes dents.

J'expliquai à mes nouveaux amis – des amitiés fondées comme dans l'enfance sur la seule notion de proximité – que j'avais atteint les limites de ma frustration, et que j'allais essayer de trouver un autre chemin. Après une dernière remarque sur sa réservation, le type à la camionnette s'écarta pour me laisser passer, je franchis le terre-plein central, et je pris la tangente.

J'avais imprimé mon itinéraire sur Internet avant de partir. Sur le moment, cela m'avait semblé suprêmement intelligent. Pas besoin de carte, je n'aurai qu'à suivre leurs indications, c'est tout simple, m'étais-je dit.

Mais l'itinéraire imprimé ne m'était plus d'aucune utilité à présent. J'allumai mon téléphone portable et j'appuyai sur l'icône de l'application « cartes ». L'écran afficha « système indisponible ». Je regrettais amèrement l'atlas routier qui m'accompagne d'habitude dans tous mes voyages en voiture.

De plus en plus agacé, je me dirigeai vers le sud, bien conscient qu'il aurait fallu que j'emprunte le chemin opposé. Cinq

kilomètres, dix kilomètres, vingt, vingt-cinq kilomètres, et toujours pas de sortie.

« Et même si je trouve une sortie, quelle importance, puisque de toute façon je n'ai aucune idée de la route à prendre pour arriver là où je veux aller », dis-je à haute voix, preuve supplémentaire de la dégradation progressive de mon état mental.

Enfin, au bout de vingt-huit kilomètres, se trouvait une sortie.

« C'est quand même pas possible », marmonnai-je en m'engageant sur la voie de décélération. *Me voilà à la seule sortie d'autoroute au monde où l'on ne trouve ni station essence, ni fast-food, ni quoi que ce soit.* À ma gauche, il n'y avait strictement rien. À ma droite, le paysage était tout aussi désert.

Bon, on dirait que toutes les directions se valent, me suis-je dit.

J'ai tourné à droite en me faisant la réflexion que je me dirigeais à présent vers l'ouest, et qu'au prochain croisement un peu important il faudrait que je prenne de nouveau à droite. De cette façon, au moins, j'étais certain de revenir vers le nord. La route partait dans deux directions : l'une

qui me ramenait vers mon point de départ, l'autre qui m'en éloignait. Je ne savais vraiment pas laquelle prendre. Il y avait très peu de circulation, et encore moins de traces de civilisation. J'apercevais parfois une maison, quelques exploitations familiales, puis rien que des bois et des prairies.

Une heure plus tard, j'étais officiellement perdu. Je n'avais croisé que de petites routes, signalées par le genre de panneau qui vous fait immédiatement savoir que vous êtes dans la mouise. Quand vous n'avez pas vu âme qui vive depuis quarante kilomètres et que vous roulez sur une route dont le nom commence par « Vieille », comme dans « Vieille route 65 », de toute évidence vous êtes assez mal parti.

Au croisement suivant, qui n'avait d'ailleurs pas meilleure allure que ceux que j'avais dépassés jusqu'alors, je pris à droite par pur désespoir. J'ignorais totalement où j'étais, mais au moins, selon la boussole, j'allais dans la bonne direction. À mon grand désarroi, le nom de cette route commençait aussi par « Vieille ».

Il était presque 20 heures et le soleil disparaissait à l'horizon. Le crépuscule ajouta à ma frustration.

J'aurais mieux fait de rester sur l'autoroute, me suis-je dit, furieux. Ça m'énervait d'attendre une heure de plus, mais maintenant j'en ai perdu deux, et je n'ai pas la moindre fichue idée d'où je suis.

Je balançai un coup de poing dans le plafond de la voiture, comme si c'était sa faute, ou comme si ça pouvait améliorer la situation.

Dix, quinze, vingt kilomètres plus loin, toujours rien. Il me restait moins d'un demi-réservoir d'essence. Pour autant que j'en puisse juger, il ne m'était plus possible de faire demi-tour. Même si j'avais été capable de retrouver mon point de départ, je n'avais plus assez de carburant pour l'atteindre. Et rebrousser chemin n'aurait servi à rien : je n'avais croisé absolument aucune station essence sur la route.

Je n'avais pas d'autre choix que d'aller péniblement de l'avant en espérant que je finirais par trouver de l'essence et de la nourriture. Mon degré de frustration augmentait

autant que le niveau d'essence de la voiture baissait.

J'avais justement entamé ce voyage pour fuir les frustrations. Entre le boulot, les factures et, autant le dire, la vie en général, je baignais littéralement dedans. Je n'étais pas parti en vacances pour être encore plus frustré. J'étais censé en profiter pour me détendre et « recharger mes batteries ».

Quelle drôle d'expression, ai-je pensé. « Recharger mes batteries ». Dépenser, recharger, dépenser, recharger... En quoi cela peut-il me faire avancer de manière positive ?

Le soleil avait à présent complètement disparu derrière la cime des arbres, et la nuit tombait. Dans les nuages, des traces de rose et d'orangé reflétaient les derniers rayons du jour, mais je voyais à peine le ciel, focalisé sur la route et sur ma situation inquiétante. J'étais toujours seul au monde.

Je jetai un nouveau coup d'œil au niveau d'essence. « Aux trois quarts vide et ça ne risque pas de remonter », annonçai-je à haute voix.

Je n'avais pas dormi dans ma voiture depuis mon retour de l'université, des années

plus tôt. Je n'avais absolument pas l'intention de renouveler l'expérience. Malheureusement, cette solution semblait de plus en plus probable.

J'ai besoin de dormir, car il faudra que j'aie la force de marcher jusqu'à ce que je trouve de l'aide, quand je n'aurai plus d'essence, me suis-je dit.

C'est quand l'aiguille de la jauge d'essence est passée sous la ligne rouge de la réserve que j'ai vu la lumière. Frappé par l'absurdité de ma situation, j'avais tourné à gauche quelques kilomètres plus tôt. Rien n'indiquait que cela augmenterait mes chances de trouver de l'aide, mais tant pis. Au moins le nom de cette route ne commençait-il pas par « Vieille », et à cet instant cela me paraissait une raison suffisante pour m'y engager.

« Un acte de pur désespoir qui pourrait s'avérer payant », ai-je commenté à haute voix.

En me rapprochant de la lumière, je me rendis compte que c'était celle d'un réverbère. Un réverbère blanc, solitaire, qui brillait de mille feux au milieu du milieu de nulle part.

Pourvu qu'il y ait quelque chose là-bas, me répétais-je comme un mantra en traversant les quatre cents mètres qui m'en séparaient. Et en effet, il y avait bien quelque chose.

Au niveau du réverbère, je me garai sur un parking de terre et de gravillons. À ma grande surprise, je découvris un petit bâtiment blanc et rectangulaire, avec sur le toit l'inscription « LE CAFÉ DU BOUT DU MONDE » écrite en lettres de néon bleu clair. Tout aussi surprenants étaient les trois autres véhicules garés sur le parking. *D'où qu'ils viennent, ce n'est pas du même endroit que moi !* Je n'avais croisé personne depuis au moins une heure. Tout n'était pas perdu. Contrairement à moi, ces gens sauraient où nous étions, et avec un peu de chance ils pourraient m'indiquer comment diable en repartir.

Je m'extirpai de la voiture en m'étirant plusieurs fois, les bras au-dessus de la tête pour me délier. Puis je me dirigeai vers l'entrée. Le ciel était noir, à l'exception d'un large croissant de lune et de milliers d'étoiles. Quand je poussai la porte du café, des clochettes nouées à la poignée intérieure annoncèrent mon arrivée.

À ma grande surprise, une vague d'odeurs appétissantes me submergea. Je n'avais pas réalisé à quel point j'avais faim. Je n'arrivais pas à identifier précisément ce qui composait cet arôme, mais peu importe : j'avais bien l'intention d'en commander trois portions !